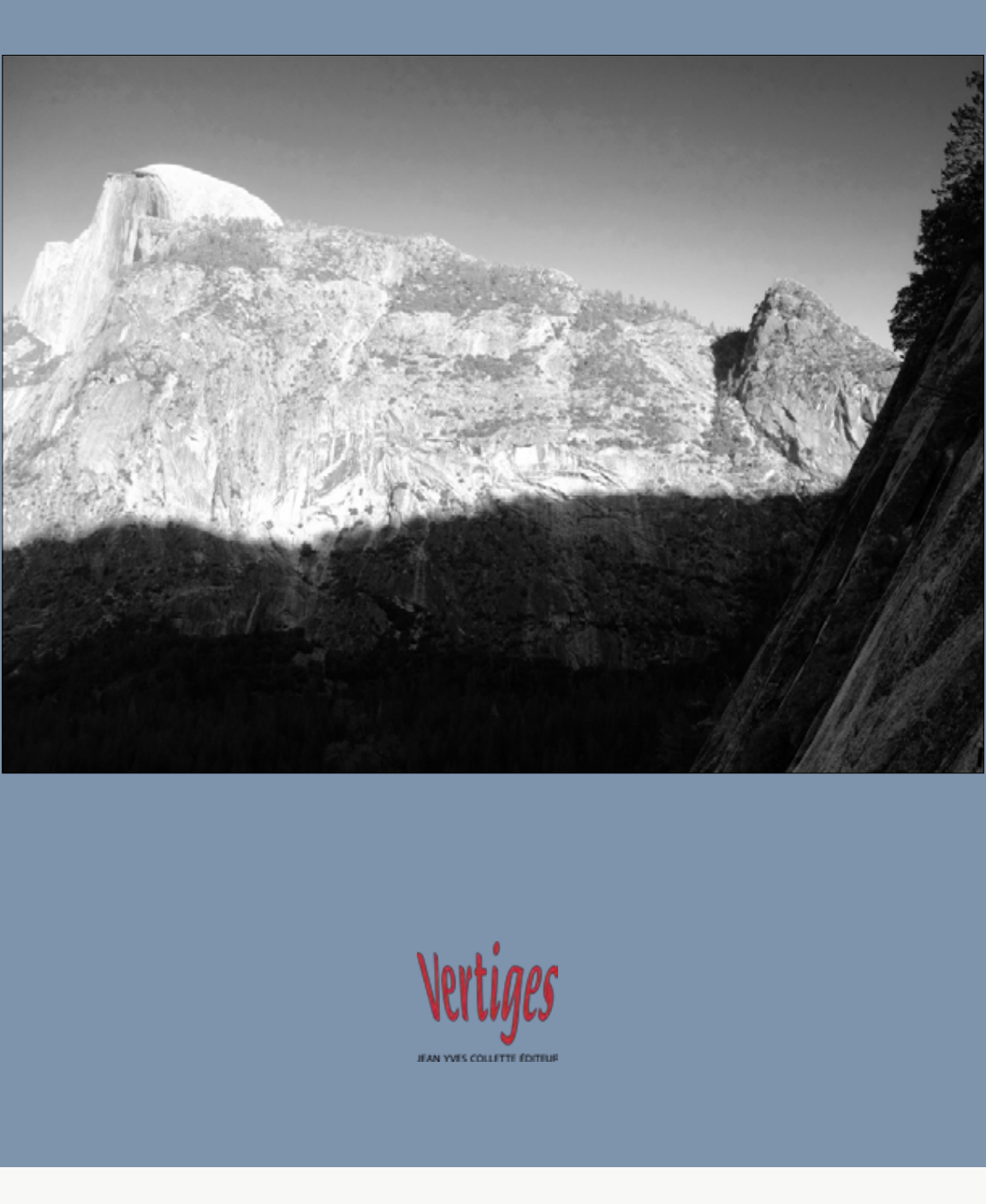
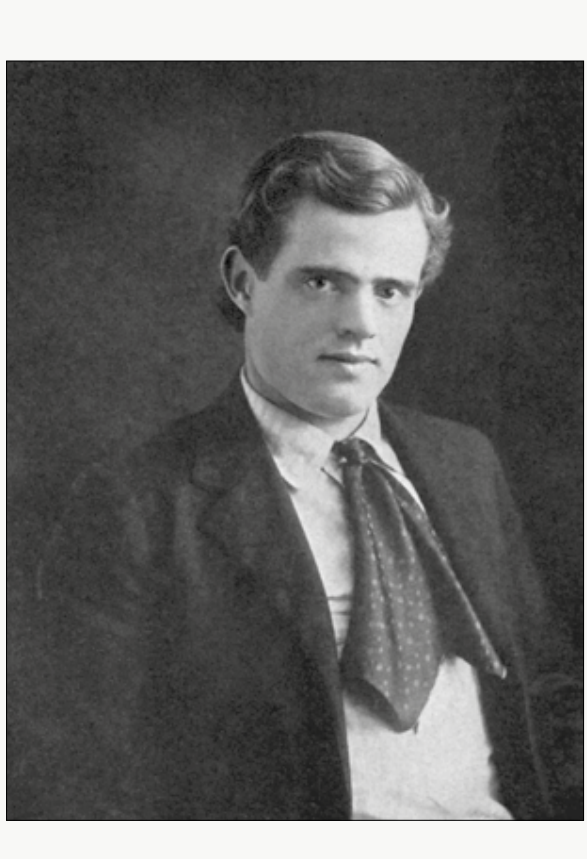
Jack London

Courage hollandais



Panorama de la Sierra Nevada dans le parc national de Yosemite, en Californie.



Jack London (1876-1916).

COURAGE HOLLANDAIS *

— C'EST BIEN LÀ NOTRE VEINE !

Gus Lafee acheva de se sécher les mains et, d'un geste de mauvaise humeur, jeta sa serviette sur les rochers. Son attitude témoignait d'un profond découragement. Le jour lui parut subitement dépouillé de sa lumière et le soleil de toute sa gloire. Même l'air vif de la montagne perdait sa saveur et l'aube son charme habituel.

— C'est bien là notre veine ! répéta Gus cette fois à l'intention d'un autre jeune homme occupé à se plonger la tête dans l'eau du lac.

— Qu'as-tu encore à ronchonner ? s'exclama Hazard van Doorn en levant, d'un air interrogateur, un visage aux paupières fermées, couvert de mousse de savon. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Regarde ! et Gus jeta vers le ciel un regard irrité. Un idiot nous a devancés. Nous sommes grillés, voilà tout !

Hazard ouvrit les yeux, juste assez pour apercevoir une étoffe blanche flottant au haut d'une muraille rocheuse à près de quinze cents mètres au-dessus d'eux. Il les referma aussitôt et son visage se crispa de douleur. Gus lui lança la serviette et le regarda sans compassion se débarrasser du savon inopportun. Lui-même se sentait trop déprimé pour s'intéresser à de pareilles vétilles. Hazard poussa un gémissement.

— Cela te pique... beaucoup ? s'enquit froidement Gus, sans le moindre intérêt, et comme s'il s'inquiétait par pur devoir du bien-être de son camarade.

— Je pense bien ! répliqua le patient.

— Il est fort, le savon, hein ? Je l'ai remarqué moi aussi.

— Ce n'est pas le savon. C'est cela.

Hazard rouvrit ses yeux rougis et tendit la main vers l'innocent petit fanion blanc. C'est cela qui me fait mal.

Sans répondre, Gus Lafee se détourna et s'occupa d'allumer le feu pour préparer le déjeuner. L'étendue de sa déception et de son chagrin lui interdisait toute autre attitude que le silence.

Hazard, qui partageait son sentiment, ne desserra pas les dents tandis qu'il prenait soin des chevaux : pas une seule fois il n'appuya sa tête contre leurs cous flexibles ou ne passa des doigts caressants dans leurs crinières. Tous deux demeuraient aveugles aux splendeurs changeantes du lac Miroir qui s'étalait à leurs pieds.

S'ils avaient pris la peine de longer la rive du lac sur une courte distance de cent mètres, à neuf reprises ils auraient pu voir se répéter le lever du soleil ; ils auraient vu jaillir derrière neuf pics successifs le vaste globe étincelant et contemplé dans les eaux le reflet fidèle de ce resplendissant spectacle. Mais la grandeur sublime de cette scène était perdue pour eux. Frustrés du principal plaisir de leur promenade à la vallée Yosemite, ils ne pouvaient s'en consoler et devenaient inaccessibles aux merveilles du paysage.

Le Demi-Dôme dresse sa tête rongée par les glaces à dix-huit cents mètres au-dessus du niveau moyen de la vallée Yosemite. Le nom même de ce rocher titanesque en constitue une description exacte et complète. Il représente ni plus ni moins qu'un dôme cyclopéen, bien arrondi, coupé en deux aussi nettement qu'une pomme le serait par un couteau : une seule moitié du dôme subsiste, l'autre s'étant trouvé emportée par un grand fleuve de glace, à l'époque tourmentée de la période glaciaire.

En ces temps reculés, un de ces fleuves solides se tailla un vaste lit à même le roc plein. Ce lit est actuellement la vallée Yosemite.

Nous revenons au Demi-Dôme. Sur son côté nord-est, par des sentiers tortueux et des pentes ardues, on peut atteindre la « Selle » qui s'en détache comme une gigantesque tablette : de là, sur une longueur de trois cents mètres, se dessine le grand arc jusqu'au sommet du Dôme. Trop escarpés de quelques degrés pour qu'on pût en faire l'ascension sans aide, ces trois cents mètres de rocher défièrent de longues années durant les gens à l'esprit aventureux qui fixaient des yeux ardents sur la crête terminale.

Un jour, deux ascensionnistes pratiques se mirent en devoir de percer dans la roche à quelques pieds de distance les uns des autres des trous dans lesquels ils scellèrent des crampons. Mais quand il se virent à cent mètres au-dessus de la Selle collés comme des mouches à la paroi, avec, de chaque côté d'eux, un abîme béant, leurs nerfs fléchirent et ils abandonnèrent l'entreprise.

L'honneur de l'achever devait revenir à un Écossais indomptable, un certain George Anderson. Il reprit le travail au point où les autres l'avaient laissé et, après avoir foré des trous et grimpé pendant une semaine, il mit enfin le pied sur la cime redoutable et de là considéra les profondeurs du lac Miroir, au-dessous de lui.

Au cours des années suivantes, maints hardis compagnons profitèrent de la longue échelle de corde qu'il avait laissée en place ; mais un hiver, la neige et la glace emportèrent échelle et câbles. La plupart des crampons, bien que tordus et courbés, tenaient encore, mais depuis lors, peu d'hommes avaient tenté l'ascension périlleuse : parmi ceux-là plus d'un perdit la vie sur la pente traîtresse, et pas un ne réussit à gagner le sommet.

Gus Lafee et Hazard van Doorn avaient quitté les souriantes vallées de la Californie et fait le voyage des hautes Sierras pour tenter la grande aventure.

Aussi, jugez de leur déception quand ce matin-là à leur réveil, ils reçurent le message du petit fanion blanc.

— La nuit dernière il a dû camper au bas de la Selle et commencer l'ascension dès le point du jour, avança Hazard, longtemps après que les deux camarades eurent expédié le déjeuner et nettoyé les plats.

Gus acquiesça d'un signe de tête. Il n'est pas dans la nature des choses qu'un jeune homme demeure longtemps silencieux et la langue commençait à lui démanger.

— Sans doute est-il déjà redescendu à son campement et il se croit aussi grand qu'Alexandre, poursuivit l'autre. Je ne lui en veux pas ; tout de même, je voudrais que nous fussions à sa place.

— Tu peux être sûr qu'il est redescendu, dit enfin Gus. À cette époque de l'année, il fait bigrement chaud sur ce roc dénudé lorsque le soleil tape dessus. Tu sais bien que nous voulions aussi le monter de bonne heure et redescendre de même. Tout homme de bons sens, désireux d'arriver là-haut, doit tenter l'expérience avant que le rocher s'échauffe et que ses mains transpirent.

— Et tu peux compter qu'il n'a pas grimpé avec ses souliers.

Hazard s'allongea sur le dos et considéra distraitement le bout d'étoffe flottant allègrement sur l'arête aiguë du précipice.

— Dis donc ! Et d'un sursaut il se mit sur son séant. Qu'est-ce qui se passe ?

Un rayon métallique jaillit du sommet du Demi-Dôme, puis un second et un troisième. Aussitôt les jeunes gens inclinèrent la tête en arrière, intrigués.

— Quel idiot ! s'écria Gus. Il ne pouvait pas descendre à la fraîcheur ?

Hazard hocha lentement le chef comme si cette question était trop compliquée pour exiger une réponse immédiate. Mieux valait différer son jugement.

Ainsi qu'ils le remarquèrent, les rayons apparaissaient à intervalles irréguliers. Tantôt longs, tantôt brefs, ils se succédaient avec rapidité ou bien cessaient complètement pour quelques instants.

— J'y suis ! Le visage de Hazard s'illumina de la joie de la compréhension. J'y suis. Le type de là-haut cherche à nous parler. Il nous renvoie le soleil à l'aide d'un miroir de poche. Point – trait – point – trait ! Tu ne vois pas ?

— Ah ! je sais ! C'est un moyen employé en temps de guerre pour envoyer des signaux. On appelle cela héliographier, pas vrai ? C'est de la télégraphie sans fil. On se sert des mêmes signes.

— Oui, l'alphabet morse. Dommage que je ne connaisse pas.

— Il a sûrement une communication à nous faire, sinon il ne se démènerait pas ainsi.

Les rayons continuaient de se succéder ; en fin de compte Gus s'écria :

— Le copain se trouve dans l'embarras, voilà ce qu'il veut nous expliquer. À coup sûr, il est blessé ou quelque chose ne va pas.

— Vas-y ! fit Hazard narquois.

Gus prit alors son fusil et déchargea en l'air trois fois de suite les deux canons. Avant que les échos se fussent évanouis, un éblouissement de rayons leur répondait.

Le message était si clair que le sceptique Hazard lui-même fut convaincu que l'homme qui les avait distancés se trouvait en quelque grave danger.

— Vite, Gus ! cria-t-il. Remballe l'équipement. Moi, je m'occupe des chevaux. Notre voyage n'aura pas été inutile après tout. Nous allons monter au Dôme et tirer ce type-là d'affaire. Où est la carte ? Par où arrive-t-on à la Selle ?

— Par le sentier cavalier au-dessous des chutes Printanières, lut Gus à haute voix dans le guide. Quinze cents mètres de marche assez rapide amènent le touriste à la chute Nevada, célèbre dans le monde entier. Non loin de là, s'élevant dans toute sa majesté et sa splendeur, le Bonnet Phrygien monte la garde...

— Saute tout cela ! interrompit Hazard, impatient. C'est le chemin qui nous intéresse.

— Eh bien voici ! « En suivant le sentier qui monte sur le côté de la chute on arrive à une bifurcation. Le chemin de droite conduit à la petite vallée Yosemite, au Repos des Nuages, etc. »

— Bon ; cela suffit ! Je peux suivre maintenant sur la carte, ajouta Hazard. Du Repos des Nuages, une ligne en pointillé se dirige vers le Demi-Dôme : en d'autres termes, la piste est abandonnée. Attention de bien la repérer. Tout cela demandera au moins une journée de marche.

— Quand on songe à toute cette distance, alors que nous sommes juste au pied du Dôme, gémit Gus en contemplant pensivement leur objectif.

— Raison de plus pour nous hâter. Allons ! grouille-toi maintenant.

Grâce à leur grande habitude de la vie nomade, quelques minutes suffirent aux jeunes gens pour amarrer leur équipement sur les chevaux de charge et monter en selle. Ce même soir, à la lueur indécise du crépuscule, ils parquèrent leurs bêtes dans une petite prairie de montagne. Ils préparèrent le café et le lard frit au pied même de la Selle. Avant de se glisser dans leurs couvertures, ils découvrirent le campement du malheureux étranger qui allait passer la nuit sur la cime dénudée du Dôme.

L'aube cédait la place au jour, lorsque les deux jeunes gens, hors d'haleine, s'assirent au sommet de la Selle et se mirent en devoir d'enlever leurs chaussures. De cet endroit élevé, quand ils regardaient en bas, il leur semblait être perchés sur le pivot du monde et même les pics de la Sierra, aux neiges éternelles, leur paraissaient bien au-dessous d'eux. D'un côté, à huit cent mètres de profondeur, gisait la petite vallée Yosemite, de l'autre, à quinze cents mètres, la grande Yosemite. Les rayons du soleil frappaient les grimpeurs, mais l'obscurité nocturne remplissait encore les deux vastes abîmes où plongeaient leurs regards. Plus haut, baignée dans la pleine lumière, apparaissait la courbe majestueuse du Dôme.

— Que comptes-tu faire de cela ? interrogea Gus, en désignant un flacon clissé de cuir que Hazard fourrait avec soin dans la poche de sa chemise.

— Du courage hollandais, parbleu ! Nous aurons besoin de toute notre énergie et d'un peu plus encore. Eh bien – il tapota le flacon, d'un geste significatif – ce petit supplément se trouve là-dedans.

— Excellente idée, approuva Gus.

Il eût été difficile de savoir d'où leur venait cette notion fausse : mais ils étaient jeunes et, au livre de la vie, il leur restait bien des pages à couper. En outre, ils croyaient à l'efficacité du whisky contre les morsures de serpents : aussi avaient-ils emporté une bonne provision d'alcool de pharmacie. Jusqu'alors, ils n'y avaient pas touché.

— On en boit un peu avant de partir ? demanda Hazard. Gus regarda dans le précipice et hocha la tête.

— Mieux vaut attendre un peu plus tard, quand la montée deviendra vraiment difficile.

À quelque vingt-cinq mètres au-dessus d'eux apparaissait le premier crampon. Le poids des glaces hivernales l'avait tordu et plié vers le bas au point qu'il se détachait du rocher à moins de quatre ou cinq centimètres : à une telle distance, il était difficile de le saisir au lasso. À maintes reprises Hazard roula sa corde et la lança comme un véritable *cow-boy,* mais chaque fois il se vit frustré par la décevante saillie. Gus ne fut pas plus heureux.

Profitant des aspérités de la surface, ils parvinrent à monter de six à sept mètres et là découvrirent une crevasse peu profonde où se reposer. La coupure du Dôme était si proche d'eux qu'ils pouvaient, du bord de la crevasse, plonger leurs regards à plus de six cents mètres le long de la paroi lisse et à pic. L'obscurité, qui s'attardait encore dans les profondeurs, les empêchait de voir plus bas.

Le crampon se trouvait maintenant à une quinzaine de mètres, mais le sentier qu'ils devaient parcourir était dénué de toute saillie et incliné à moins de cinquante degrés. Impossible d'y reprendre haleine en aucun point. Il fallait l'escalader d'une seule traite ou risquer de glisser. Étant donné le profil arrondi du Dôme, si le grimpeur lâchait pied, il glisserait, non pas dans la direction de son point de départ où il échouerait sur la Selle, mais dévierait au sud et atterrirait dans la petite Yosemite après un plongeon de huit cents mètres. Là était le danger.

— Je vais essayer – dit simplement Gus.

Ils nouèrent les deux lassos ensemble, ce qui leur donnait plus de trente mètres de corde et chacun d'eux lia une des extrémités à sa ceinture.

— S'il m'arrive de glisser, spécifia Gus, rattrape la corde et arc-boute-toi. Sinon, tu dégringoles avec moi, voilà tout !

— Entendu ! répondit l'autre, plein d'assurance. Tu ferais mieux de boire un petit coup avant de partir.

Gus regarda la bouteille. Il connaissait la limite de ses moyens.

— Attends de m'avoir rejoint au crampon. Tout est prêt ?

— Oui.

Il s'élança à quatre pattes comme un chat, s'accrochant de toute son énergie aux saillies du rocher, tandis que son camarade laissait filer soigneusement la corde. Mais sa progression rapide au début se ralentit bientôt. Il parvint à cinq mètres de son objectif, puis à trois... à deux mètres cinquante, mais il avançait si lentement ! Hazard, qui, de sa crevasse, le suivait des yeux, éprouva quelque mépris envers son compagnon et une certaine contrariété. L'ascension paraissait pourtant si facile. Bientôt il ne manqua plus à Gus que un mètre soixante pour arriver puis, après un pénible effort seulement un mètre trente.

Lorsqu'il ne se trouva plus qu'à un mètre, il marqua un arrêt – non pas exactement un arrêt car, à l'instar d'un écureuil dans sa roue, il se maintenait sur le Dôme en s'agrippant désespérément.

De toute évidence, Gus avait échoué. Il s'agissait à présent de se tirer de ce mauvais pas. D'un mouvement brusque, avec une souplesse de félin, il se retourna sur le dos, appuya son talon dans une légère dépression, grande comme une soucoupe, et redressa le torse. Alors son courage l'abandonna. La lumière du jour avait enfin atteint le lit de la vallée et ce vide effrayant le terrifiait.

— Grimpe jusqu'au bout ! lui ordonna Hazard ; mais l'autre se borna à hocher la tête.

— Alors, descends.

De nouveau Gus secoua la tête.

Quelle épreuve de se voir là, sans force, au bord de l'abîme ! En sécurité dans sa crevasse, Hazard devait affronter un problème d'ordre différent. Lorsque Gus commencerait sa glissade – ce qui ne tarderait pas – est-ce que lui, Hazard, parviendrait à rattraper le mou de la corde, puis, celle-ci tendue de nouveau, quand son compagnon filerait dans le vide, pourrait-il résister au choc ? Rien n'était moins sûr. Et il attendait là, dans une sécurité apparente, mais en réalité enchaîné à la Mort.

Alors surgit la perfide tentation : pourquoi ne pas se débarrasser de la corde fixée à sa ceinture ? Il serait sauvé. Ce moyen bien simple résolvait la difficulté. À quoi bon périr tous les deux !

Mais cette tentation ne put dominer son orgueil de race, sa fierté personnelle, son sentiment de l'honneur. Et la corde demeura en place.

— Descends ! cria-t-il ; mais Gus semblait pétrifié.

— Descends ! répéta-t-il, d'un ton menaçant, ou je tire. Il secoua la corde pour montrer qu'il ne plaisantait pas.

— Ne fais pas cela ! supplia Gus entre ses dents serrées.

— Sûr que je le fais, si tu ne descends pas. Et il donna une nouvelle secousse.

Avec un grognement de désespoir, Gus se laissa aller en s'efforçant de s'écarter le plus possible du bord. Hazard, les sens en alerte, exultant à l'idée de son calme parfait, rattrapait la corde avec une adresse extraordinaire. Puis, quand elle commença de se tendre, il s'arc-bouta. La commotion faillit l'arracher de la crevasse, mais il tint bon, tandis que Gus, au bout de la corde, décrivait en l'air une circonférence et venait atterrir sur le bord extrême sud de la Selle. L'instant d'après, Hazard lui tendait la bouteille.

— Prends-en un peu toi-même, dit Gus.

— Non, bois. Je n'en ai pas besoin.

— Eh bien, en ce cas, moi je n'en ai plus besoin. Évidemment, Gus manquait de confiance dans la vertu de la liqueur.

Hazard remit le récipient dans sa poche.

— Tu continues ? demanda-t-il, ou bien abandonnons-nous la partie ?

— Jamais de la vie, s'indigna Gus. Je remets ça. Aucun Lafee n'a capitulé devant le danger, si j'ai perdu mon cran tout à l'heure, c'était à cause d'un malaise passager, une espèce de mal de mer. Je suis rétabli maintenant et je veux grimper au sommet.

— Bravo ! encouragea Hazard. Mais cette fois reste à ton tour dans la crevasse et je te montrerai la manière de s'y prendre.

Mais Gus refusa net. Il soutint qu'une nouvelle tentative serait plus aisée et moins périlleuse pour lui, alléguant que grâce à ses cent seize livres il lui serait moins difficile de s'agripper au rocher poli que Hazard avec ses cent soixante-cinq livres ; en outre, celui-ci, vu la différence de poids, pourrait mieux le retenir en cas de glissade. Enfin, il possédait l'avantage de sa précédente expérience. Hazard comprit le bien-fondé de ses arguments et céda bien malgré lui.

Le succès vint confirmer le point de vue de Gus. À la seconde tentative, au moment où il semblait prêt à renouveler sa chute, il atteignit d'un suprême effort le crampon convoité et, à l'aide de la corde, Hazard l'y eut bientôt rejoint. Le crampon suivant se trouvait à environ vingt mètres : mais, à peu près à mi-chemin, le mouvement de quelque glacier avait en des temps reculés creusé un léger sillon. Gus en profita et put aisément saisir le crampon au lasso. Il leur parut alors que la partie la plus ardue de leur entreprise fut accomplie. En réalité l'inclinaison de la roche au-dessus d'eux était presque de soixante degrés, mais une suite à peu près ininterrompue de crampons plantés à deux mètres les uns des autres s'offrait aux jeunes gens. L'emploi du lasso leur devenait superflu. En se dressant sur un crampon, c'était jeu d'enfant de jeter une boucle de la corde sur le suivant pour se hisser jusqu'à lui.

Un homme barbu et hâlé les accueillit au sommet et leur serra les mains avec une cordiale spontanéité.

— Parlez toujours de vos monts Blancs ! s'écria-t-il, s'interrompant au beau milieu de ses félicitations pour admirer le majestueux panorama. Il n'existe rien au monde, comparable à ceci !

Puis, reprenant le fil de ses pensées, il remercia les deux jeunes gens d'être venus à son secours. Non, il n'était ni blessé ni déprimé en aucune façon. Simplement par suite d'une maladresse, il avait la veille, au moment d'atteindre le sommet, laissé tomber sa corde. Dès lors, la descente lui devenait impossible. Ainsi, Ils avaient compris ses signaux ? Non ? Bizarre ! Alors comment...

— Oh ! nous avons deviné que quelque chose clochait, intervint Gus, à votre façon d'envoyer les signaux quand nous avons déchargé notre fusil.

— Vous avez dû souffrir du froid cette nuit sans couvertures, dit Hazard.

— Je vous crois ! Je commence seulement à me dégeler.

— Tenez, prenez-en un peu. Hazard lui présenta la bouteille.

L'étranger la considéra d'un air grave pendant un instant et dit :

— Mon cher, voyez-vous cette rangée de crampons ? Comme j'ai l'intention de les redescendre très promptement je me vois obligé de refuser. Vraiment, je crois préférable de ne point en prendre. Néanmoins, je vous remercie de votre amabilité.

Hazard interrogea du regard son camarade et rempocha le flacon. Mais lorsqu'ils eurent passé le nœud coulant dans le dernier crampon et remis le pied sur la Selle, il produisit de nouveau le récipient.

— Puisque nous voilà descendus, nous n'en avons plus besoin, fit-il avec décision. Et j'en conclus qu'en somme le courage hollandais ne vaut pas grand-chose. Il désigna d'un regard la vaste rotondité du Dôme. Regarde ce que nous avons réussi à faire sans lui !

Quelques secondes plus tard, un groupe de touristes se promenant au bord du lac Miroir demeurèrent stupéfaits en présence de ce phénomène inattendu : une bouteille de whisky atterrissant au milieu d'eux, telle une comète tombée du ciel. Tout le long du chemin, en regagnant leur hôtel, ils ne cessèrent de manifester leur admiration devant les merveilles de la nature, particulièrement des météorites.

---

* Cette expression, plutôt argotique, s'applique à la bravoure factice qui accompagne un commencement d'ébriété. Entre autres alcools, le genièvre de Hollande passe pour la faire naître le plus promptement et lui a donné son qualificatif. Il est inutile d'ajouter que la valeur morale des Hollandais n'est ici nullement en cause. (N. du T.)

Courage hollandais (Dutch Courage),
de Jack London (1876-1916),
traduit de l'américain par Louis Postif,
écrit en 1900, est paru chez Macmillan,
à New-York, en 1922.

ISBN : 978-2-89668-826-5

© Vertiges éditeur, 2019

– 0827 –